

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## L'Antoine atout

Luc Perrier

Volume 6, numéro 4 (34), juillet-août 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Perrier, L. (1964). L'Antoine atout. *Liberté*, 6(4), 287-290.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## L'Antoine atout

Rond, rond... mais à n'y plus discerner les visages familiers d'un tableau de fête dans le rang-à-Baptiste. Il a trop bu, l'Antoine. Il navigue d'une chaise à l'autre, comme un somnambule, les bras tendus pour ne pas perdre l'équilibre. Il s'approche d'Isabelle et par une fausse manoeuvre il baise la joue d'un monsieur dans la soixantaine. Rond, rond... mais à mourir de rire.

— Approchez, approchez, les jolies demoiselles ! L'Antoine doit passer en revue tout le régiment des jolies demoiselles...

Qui le fera taire, ce gueulard d'Antoine ? Comme si tous les gens du rang-à-Baptiste s'étaient réunis pour le fêter. S'il savait comme il les déshonore, ces gens de bien. Mais il faut savoir de quel bois se chauffe l'Antoine pour l'approcher, pour le faire taire. Grand, dans les six pieds, planté comme un chêne, dur comme une bûche d'érable, le visage buriné par les hivers, et des yeux d'enfant... Celui qui oserait s'y mesurer, risquerait de revenir bredouille, quelque peu édenté... surtout s'il aime la bonne chère.

Et Gertrude qui crie à l'oncle Médard :

— Mais fais-le taire, chasse-le d'ici ton engagé d'Antoine ! Où l'as-tu pêché, celui-là ? Sinon, notre partie de cartes pour les pauvres est à l'eau.

Mais l'Antoine entend à rire et malgré son état d'ébriété, il n'a pas perdu toute lucidité.

— Toi, la désossée, la desséchée de Gertrude, réplique-t-il, quelques bouteilles de bière dans le corps rehausserait ton petit minois blanchi à la chaux. Après la fête, viens boire avec moi, viens te décarêmer. Nous profiterons de ce grand clair de lune. Non, décidément, pas avec toi.

Gertrude Desruisseaux agit par souci de l'ordre, par respect pour monsieur le curé, par scrupule pour le bon Dieu qui voit tout, qui entend tout. Elle prend le bon Dieu pour le loup de la fable, avec de grands yeux et de grandes oreilles. Et maintenant c'est au tour de madame Fontaine, la grande dame de la place, de s'en mêler.

— Mais oui, Médard Deschènes, fais-le taire. Tu ne peux pas faire deux pas sans ton Antoine.

L'oncle Médard aimait son engagé, aimait le bon Dieu comme pas un catholique sur terre pourrait l'aimer, aimait le bon vin, la vie, tout... sauf ces bonnes femmes qui placotaient sur le dos d'Antoine. D'ailleurs, il préférait les prouesses de son engagé aux parties de cartes. Il aimait l'Antoine, parce qu'il travaillait fort aux champs, parce qu'il était homme à se donner à la terre. De son côté, Antoine avait de quoi manger, un bon lit, une place de choix à table chez la famille Deschènes. Quoi demander de plus, pour un orphelin ? Il n'avait jamais connu son père et il avait perdu sa mère à l'âge de huit ans. Il disait qu'il revoyait sa mère quand il se soulait la gueule.

— Une femme qui vous valait tous, vous les bonnes femmes de mon village, disait-il en parlant de sa mère, une vraie créature du bon Dieu, la seule au monde qui n'a jamais voulu me faire taire...

Ivre ou pas, personne n'aimait l'Antoine, à l'exception de Médard Deschènes. Parce qu'il adressait la parole aux enfants et leur en apprenait un peu long sur la vie, parce qu'aux soirs chauds de juillet, il traversait le village en chantant et disait des choses, des choses à bouleverser la Gertrude Desruisseaux.

— Moi, j'me taperais l'Isabelle toute la nuit, toute cette grande nuit étoilée, cette nuit chaude et bonne pour l'amour.

Un jour, un monsieur sérieux du rang-à-Baptiste, un monsieur très à sa place s'amène chez Médard Deschènes, se faisant le porte-parole attiré du village.

— J'ai à te parler, Médard !

En disant cela, Adolphe Duparcours, retrousse ses manches, se crache dans les mains, sautille de gauche à droite comme un enfant qui veut faire pipi. Médard le voit venir, celui-là, le-plus-catholique-des-catholiques-plus-catholiques-que-le-pape.

— A cause de l'Antoine ?

— Oui. Figure-toi que dimanche dernier, à la grand-messe, alors que monsieur Lachapelle en était rendu au banc d'An-

toine pour la quête et alors que monsieur Lachapelle attendait toujours, Antoine fouillait dans sa poche et après deux bonnes minutes en sort un mouchoir comme s'il ignorait la présence de monsieur Lachapelle. Et ce n'est pas tout. Ecoute bien ceci !

Médard Deschênes profitait du beau temps pour engranger son avoine. Vous savez, au temps des moissons, un jour de pluie de trop, un mauvais calcul, et les récoltes sont à l'eau. Médard s'éponge le front, et pour toute réponse :

— Tu repasseras avec tes fredaines. Nous ici, nous n'avons pas le temps des discussions, des marchandages. Si tu veux te rendre utile, donne-nous un coup de main et laisse de côté tes histoires de bonhomme sept heures.

Adolphe avait beau maugréer en rebroussant chemin, Médard riait à gorge déployé, d'un rire clair comme du bois franc. Il s'en balançait de toutes les histoires sur le dos de son Antoine. Il avait grand de terre, il avait besoin d'un homme, d'un homme qui n'avait pas froid aux yeux, d'un homme qui savait quoi faire avec ses mains, d'un homme pour l'épauler... et il avait engagé l'Antoine. Mais l'Antoine, ce grand gaillard mal fourchu qui vous regardait à vous déshabiller des yeux et qui marchait comme si le monde lui appartenait, ne faisait pas bonne figure dans le rang-à-Baptiste. Quelqu'un l'avait entendu murmurer :

— La terre à Médard, je l'aime comme une belle fille, mais elle n'est pas à moi. L'Isabelle, j'y pense à toute heure et même la nuit, mais elle n'est pas à moi. Mais la terre, c'est à moi, elle sent tous les parfums, elle me grise. La terre, il n'y a que ça de vrai, de solide, de chaud, d'aimant, de bon... Et dire que les gens d'ici ne rêvent qu'à aller travailler ailleurs, comme si la terre ce n'était pas leur affaire.

L'Isabelle s'est mariée depuis...

Aujourd'hui, l'Antoine travaille à Montréal. Il a quitté le sacré pays qu'il aimait et qui ne l'aimait pas. Il n'en est pas plus triste. Car il sait qu'un bon jour, avec tout l'argent qu'il gagne en ville, il s'achètera une grande terre où il sera le maître après Dieu. Il a quitté le rang-à-Baptiste. On l'a fait taire.

Je l'ai rencontré, la semaine dernière, rue Saint-Denis. Il me disait :

— La bonne terre, j'y crois toujours. Ici à la ville, je m'en-  
nuie à mourir, j'y laisserai ma peau, si j'y reste. D'ailleurs, je

ne sais pas parler aux hommes, je ne crois pas aux mots en habit de soirée. Partout où j'ai passé, on a toujours voulu me faire taire. Je ne crois plus aux hommes.

Les vagues d'automobiles déferlaient par les rues d'un Montréal en vitesse.

Antoine poursuivait :

— Pourtant tout m'attire, ici, cette vie à pleine vapeur. Pourtant, je préfère les hommes à la terre. Ici, je pourrais mettre la main à la roue, recommencer . . .

La pluie est venue, fraîche comme le petit jour. J'invite Antoine à prendre un café. Se méfiant toujours, il me répond :

— Toi non plus, tu n'aimes pas la pluie, toi aussi tu voudrais m'enfermer, me faire taire. Mais moi j'aime la pluie, j'aime la vie qui ne s'abrite pas des soleils, qui ne se cache pas des jours de pluie.

Et tout en buvant son café :

— Excuse-moi, je n'ai pas la parole facile et dès que je m'assois pour discuter, je cherche mes mots.

Il repart presque aussitôt, seul dans la nuit, répliquant qu'il étouffe, qu'il a besoin d'air.

C'est l'homme le plus heureux du monde que je connaisse et pourtant c'est un homme coupé du monde, venu sur terre sans droit de s'arrêter . . .

La ville change sous la pluie, des amoureux marchent sans presser le pas et les fenêtres s'éteignent les unes après les autres. Tu étais là, hier, à te chauffer au soleil. Un enfant meurt. Un homme ne rentre pas. Un coup de feu. Demain le soleil reviendra, nous pouvions compter sur lui.

*Luc PERRIER*